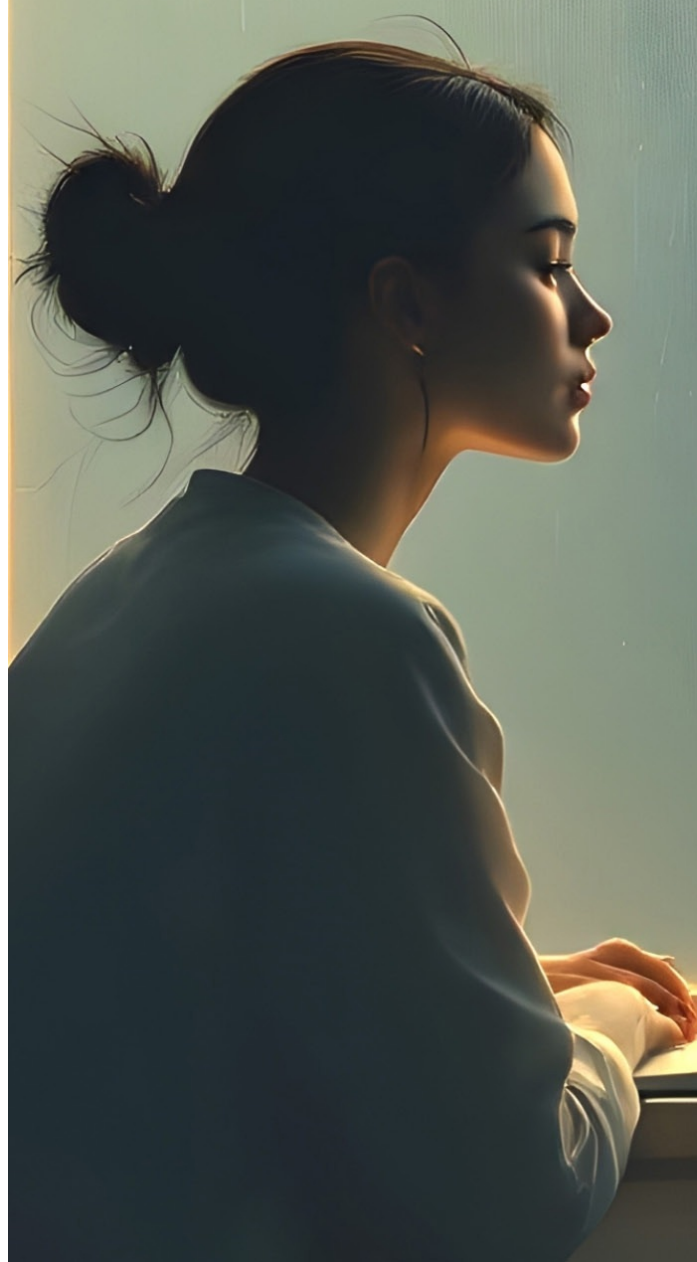


VICTORIA NERSON

Ce
que
je n'ai
pas
su
dire



Victoria Nerson

Ce que je n'ai pas su dire

© Victoria Nerson, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9565-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

10 août 2023

Je les écoute, sans rien comprendre. Un enchevêtrement de termes médicaux plus compliqués les uns que les autres. C'est nécessaire pour eux, apparemment. D'interpréter, d'essayer au moins.

Pour moi non, je n'en ai pas besoin. À quoi bon ?

Je saisis en revanche que l'opération est plus longue que prévue. Bien plus longue. Deux heures trente, au lieu des trente minutes que l'on nous avait prédites au départ. Je n'ose pas demander si c'est une bonne ou une mauvaise chose. Ils le savent eux, en tout cas ils ont un avis. Avoir des médecins dans sa famille est la plupart du temps pratique, mais parfois une souffrance. Parce que l'on sait plus vite. On lit dans leurs regards. On traduit leurs sous-entendus.

Je regarde par la fenêtre, la nuit est en train de tomber. Le ciel s'assombrit de minute en minute. Je n'ai jamais aimé la nuit. Les angoisses y sont plus dures à combattre.

Je m'éloigne. Je n'ai pas besoin d'entendre tout ça. J'ai des besoins d'air, de sortir précipitamment. Je me sens étouffée, très vite, il faut que je sorte. J'accélère mon pas, je passe la porte de l'immeuble et sors dans le jardin de la copropriété. La chaleur est encore extrême en ce mois d'août grenoblois, mais cela me fait du bien d'être dehors.

Puis, au bout de dix minutes, je ne tiens plus ici non plus. Je remonte dans l'appartement. Les heures sont longues. Je ressens la douleur de mon père dans ma chair. Je le vois, s'arrêter devant le secrétaire de l'entrée. Je sais ce qu'il regarde. Une photo d'elle, il y a quelques mois, au mariage de mon cousin. Elle y avait l'air heureuse.

Sa peine est lourde à porter. Son regard est difficile à soutenir. Mon cœur tambourine dans ma poitrine. Et si cette fois c'était la fin ?

16 août 2023

Carl Gustav Jung, pionnier de la psychanalyse et ami de Freud, disait « le hasard n'existe pas, il n'y a que des coïncidences ». Alors par quelle coïncidence ma mère en était venue à me raconter en détail ses funérailles, presque trois mois jour pour jour avant cette journée ? Elle disait toujours « Les choses arrivent quand elles doivent arriver. » Ne pas être pressé, croire en son avenir, en son « Destin ». Cette fois, je peux dire que mon fameux destin m'a confié un fardeau : celui de rendre cette journée la plus belle possible, mais surtout, de suivre à la lettre ce qu'elle aurait voulu. En contemplant la grande porte en bois du Temple protestant, terni par les années, je me remémore cette journée de mai. Nous étions en voiture, j'avais refusé qu'elle prenne le volant, car, soyons honnête, je n'avais pas envie d'être constamment balancée d'avant en arrière, bousculée par sa conduite chaotique. Elle avait le don de freiner brusquement, alors même qu'aucun obstacle ne se présentait devant nous. La nausée et l'agacement étaient souvent de mise lorsque j'étais à la place du « mort ». Mais c'était moi, cette fois, qui avais pilé net au moment où je l'entendis me dire :

— Il faut que je te parle de mes funérailles. Je veux que tu saches ce que je souhaite, si jamais je devais partir.

— Maman, tu vas bien. Tu es en rémission, tes bilans sont bons. Nous n'avons aucune raison de parler de ça maintenant.

— Moi j'en ai besoin. Je préfère que tu sois prête.

Alors j'avais appris, dans les moindres détails, les musiques à passer et dans quel ordre.

« La Callas bien sûr, tu sais que je l'ai toujours adorée. »

Les variétés de fleurs qu'elle souhaitait.

« Des tas, tu me connais, je veux des tas de fleurs. Je veux que le temple en soit rempli. »

Les couleurs à éviter aussi.

« Pas trop de noir, mais pas non plus de couleurs vives, ce n'est pas un mariage. »

Je souris malgré moi à ce rappel. Ses choix avaient toujours été dictés par la conformité, la bienséance. Je note aussi l'ironie de cette situation : c'était étonnant, pour quelqu'un qui croyait si fermement au destin, de n'avoir justement rien laissé au hasard.

Peu à peu, la famille et les amis me sortent de ma rêverie. Ils m'embrassent, les uns après les autres. Me serrent dans leurs bras. « Elle était si belle, si élégante » me disent-ils à tour de rôle. Je ne les vois pas, je regarde trop fixement cette porte pour les remarquer. Mais je leur souris, je hoche la tête mécaniquement. C'est ce que je suis censée faire, non ?

Et voilà, il est temps d'entrer. C'est plus la peur que la tristesse qui m'assaille à cet instant. Et si je n'arrivais pas à parler ? Il me revient de citer le premier vers de ce slam magnifique de Grand Corps Malade « Nos absents ». Et si rien ne sortait ?

J'ai tellement espéré reculer le moment où je me retrouverais assise au premier rang, à écouter l'éloge funèbre d'un parent. Son cercueil arrive, sur les premières notes de Renaud « Mistral Gagnant », la chanson préférée de son père. La seule pensée que j'arrive à formuler dans ma tête est « elle serait heureuse, je n'ai jamais vu autant de fleurs pour des funérailles. »

J'ai fait mon travail, j'ai fait ce qu'on attendait de moi.

À ma mère, pour toutes les fois où je n'ai pas su lui parler.

À mon fils, pour tout ce que je n'ai pas su lui exprimer.

« Il n'y a qu'une route vers le bonheur, c'est de renoncer aux choses qui ne dépendent pas de notre volonté. »

(Épictète)

« La résilience est la capacité à naviguer dans les torrents de la vie. »

(Boris Cyrulnik)

18 août 2023

La vieille boîte à couture de ma grand-mère maternelle est ouverte par terre, à côté de moi. Un besoin vital de me plonger dans mes souvenirs d'enfance m'a poussée à l'ouvrir. Je tombe sur une lettre jaunie par les années. En un quart de seconde, ma vue se brouille quand je reconnais son écriture. Les larmes commencent à couler sur mes joues sans que je puisse les arrêter. Revoir son écriture est une douleur particulière. Me dire que jamais plus je n'aurai de nouveau petit mot d'elle est tellement dur. Lire ces lignes me renvoie directement à sa voix, son ton. Sec souvent. Mais aimant quoi qu'il en soit.

Je ne me souviens pas de cette lettre qu'elle m'a écrite à une époque où le dialogue entre nous était devenu impossible. L'adolescence et ses maux, ses premiers émois amoureux. J'avais eu une adolescence « difficile » d'après eux. Si je dois être honnête à presque 40 ans, je dirais qu'en effet je ne les ai pas ménagés. Mais j'avais des circonstances atténuantes. La vie ne m'a pas épargnée non plus. On m'a élevée dans l'idée qu'il y avait toujours pire ailleurs. Et c'est vrai, je me suis efforcée de ne pas m'apitoyer sur moi et mon petit sort.

Mais enfin voilà, à presque 40 ans donc, je pense avoir le droit de dire « oui, la vie n'a pas toujours été facile jusque-là. ». Pourtant, malgré ce tempérament que les autres qualifient de « colérique », j'essaie toujours d'être la personne que l'on attend de moi, de faire de mon mieux. Mais « mon mieux » a été trop souvent éloigné de ce que les autres attendaient justement.

Ces quelques lignes résonnent en moi d'une manière particulière. Me renvoient à des périodes révolues, où j'ai appris que la perfection n'était qu'illusion et la résilience un impératif.

Printemps 2000

« Ma chérie,

Ce matin j'ai éprouvé le besoin de t'écrire comme je te parlerais. Ou plutôt comme je n'oserais pas te parler. Vois-tu, pour moi, depuis que tu es née, tu es une fille merveilleuse, même si trop souvent je te dis que tu n'es qu'une enquiquineuse. Si j'ai l'air de douter de toi, c'est que je crains que tu gaspilles ton intelligence à des activités qui me paraissent futiles et sans intérêt (je ne parle pas de ton Ludovic quand je parle d'activités inintéressantes !). C'est vrai que j'exerce sur toi une pression qui doit te paraître méchante et mesquine. Trop d'amour peut être néfaste. J'aime te voir féminine et ta beauté me remplit de joie. Je pense que ton père pense la même chose que moi, il est très fier de toi. Parlons maintenant de ton Ludovic, tu sais, bien sûr, que ce n'est pas le genre de flirt que j'imaginais pour toi, te connaissant très sentimentale, très fleur bleue, mais il reste ton domaine réservé et j'essaierai de le respecter à l'avenir. Pour une fois, je ne vais pas te dire « Fais ceci, fais cela », « Travaille ou gare à tes fesses ». Tu es bien trop grande pour cela. De toute façon, je t'aime comme tu es ma fille chérie (peut-être qu'avec un caractère plus calme, la vie serait plus tranquille en famille ?). Je t'embrasse et dis-toi que je t'aime à chaque instant de ma vie. Maman. »

Cette pression dont elle parlait, je continuais à la ressentir encore, malgré son absence. Je devais être la plus parfaite possible à ses yeux. Me marier, réussir surtout. Coûte que coûte. Être indépendante, ne pas dépendre d'un homme. Être une bonne mère, comme elle l'avait été pour moi.

Ma mère était née en 1945. Elle était tombée amoureuse jeune, très jeune (trop jeune) d'un homme pas du tout homme encore, mon père. À quatorze ans, à quoi pouvaient-ils ressembler ? Je n'en savais pas grand-chose, mais le hasard, si tant est qu'il existe donc, les avait fait se rencontrer dans un bus. Celui qui les emmenait à l'école le matin. Pas la même école bien sûr, à cette époque où on ne mélangeait pas encore les petites filles et les petits garçons dans l'apprentissage de la vie. Quels étaient leurs rêves à cet âge-là ? Pouvaient-ils imaginer le nombre d'années qu'ils allaient passer ensemble ?

Je me souviens que l'une des choses qu'elle m'avait le plus répétées, c'était cela :